

# Les lendemains contradictoires - La guerre d'indépendance (1954-1962) et les fictions algériennes (1962-2002)

Christiane CHAULET ACHOUR

Université de Cergy-Pontoise – Centre de Recherche Textes et Francophonies, EA 1392

« Lendemains contradictoires » pourrait laisser entendre que je vais examiner les écrits après 1962 marqué par deux faits majeurs et liés : l'indépendance du pays et le départ massif de la plupart des « Européens » d'Algérie vers la France et donc prendre en charge les « récits » des deux « communautés ». Il n'en est rien. Dans chaque pays déjà, il n'y a pas une seule mémoire de la guerre mais des mémoires divergentes et concurrentes. En effet, cette guerre dont le champ a concerné une colonie de peuplement et donc des groupes humains aux intérêts contradictoires ne pouvait donner lieu qu'à des représentations qui, pour l'instant encore, se côtoient plus qu'elles ne se conjuguent. Il n'était donc pas question d'embrasser toutes ces « mémoires » de la guerre<sup>1</sup>. J'ai adopté celui des mémoires littéraires algériennes, privilégiant celles qui ont été du côté de la décolonisation, de la lutte pour le recouvrement d'une indépendance algérienne<sup>2</sup>. Comme l'écrit B. Stora : « Aucun peuple, aucune société, aucun individu ne saurait exister et définir son identité en état d'amnésie ; une mémoire parallèle, individuelle, trouve toujours des refuges lorsque les pouvoirs veulent la rendre captive ou l'abolir<sup>3</sup> ». La littérature a été un des lieux majeurs où les mémoires individuelles ont trouvé refuge. En mettant en lumière ce corpus pour inciter à sa lecture et à son décryptage, je souhaite participer à une invitation à entrer dans la parole de l'autre pour réaliser que les lendemains de guerre ne sont pas en noir et blanc.

Quarante années semblent une bonne « mesure » historique pour apprécier les mouvements dominants des représentations de la guerre dans les fictions<sup>4</sup> algériennes. Chaque décennie scande néanmoins la construction de ces mémoires car en 1972, 1982, 1992, 2002... se sont multipliés, de part et d'autre de la Méditerranée, ouvrages, œuvres, numéros spéciaux. Cette dernière décennie, les dates bilan se rapprochent comme si les convergences commençaient à prendre le pas sur les antagonismes simplifiés : ainsi du Cahier du *Monde* en octobre 2004, intitulé, sur trois lignes : « 1954-2004 – Il y a cinquante ans, la guerre - France, Algérie, mémoires en marche<sup>5</sup>. »

Choisir comme documents des fictions, c'est choisir une Histoire écrite par les êtres humains et non par les armes. Nous évoquerons ici les écrivains et auteurs, majeurs et mineurs, écrivant à l'intersection de leur subjectivité transformée par leur imaginaire et de leur perception de la collectivité. Le corpus est important – autour de 200 œuvres narratives –, cette synthèse prenant appui sur une recherche antérieure, dès 1982 en Algérie et en 1992, en France<sup>6</sup>. La littéraire que je suis a plus l'habitude d'analyser les textes en fonction de leur singularité. Je jouerai ici le jeu de la globalité pour dessiner des dominantes et des spécificités pouvant ouvrir la documentation de l'historien à ce vaste corpus<sup>7</sup>.

Il me faut auparavant dessiner brièvement deux références qui ont nourri ma réflexion des rapports de l'Histoire et de la Littérature. La première est « Pertinence et ambiguïté du témoignage littéraire »<sup>8</sup> de Michel Vovelle où l'historien s'interroge sur l'apport de la littérature dans l'Histoire des mentalités, sa

<sup>1</sup> Cf. les travaux à ce sujet de Benjamin Stora, *La Gangrène et l'oubli – La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, Essais, 1991, 369p. - Gilles Manceron et Hassan Remaoun, *D'une rive à l'autre – La guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*, Paris, Syros, 1993, 293p. Dans *Le Dictionnaire des livres de la guerre d'Algérie*, L'Harmattan, 1996, Benjamin Stora a inséré un certain nombre de mes présentations d'ouvrages.

<sup>2</sup> En conséquence l'appellation de cette guerre suit, logiquement, ce choix. Il sera question de « guerre de libération nationale » - GLN - plutôt que de « guerre d'Algérie » quoique cet appellatif, dans la mesure où il était et est dominant dans les médias, le discours politique et les écrits, revienne aussi sous la plume des écrivains de mon corpus.

<sup>3</sup> B. Stora, *La Gangrène et l'oubli*, op. cit., p. 319.

<sup>4</sup> J'entends par « fictions », les textes qui relèvent du genre narratif, en laissant de côté poèmes, pièces de théâtre et essais.

<sup>5</sup> *Le Monde*, Cahier vendu avec le n° 18586, 28 octobre 2004.

<sup>6</sup> « La guerre de libération nationale dans les fictions algériennes », dans *Nouvelles, nouvelles, Trente ans après : Nouvelles de la guerre d'Algérie*, Paris, Le Monde éditions, mars 1992, p.145-168. Voir aussi, « Femmes 54 – Images de la femme combattante » dans les Actes du colloque, *Mémoire et Enseignement de la guerre d'Algérie*, édités par la Ligue de l'enseignement et l'Institut du Monde Arabe, Paris, Tome II, 1993, pp.464-471 et p.538-540. D'autres études ont été publiées dans des revues dont une étude assez importante sur la torture. On peut trouver ces textes disponibles sur mon site [<http://www.christianeachour.net/>].

<sup>7</sup> Cf. première synthèse proposée dans *Anthologie de la littérature algérienne de langue française – Histoire littéraire et Anthologie*, ENAP-Alger, BORDAS-Paris, 1990, 320 p. Le chapitre II, p.79 à 121, « La guerre de libération – Ecritures de combat (1954-1962) et Œuvres sur la guerre (1962-1987) »

<sup>8</sup> - Texte constituant le chapitre 2 de Michel Vovelle, *Idéologies et Mentalités*, Paris, Maspero, 1982, p. 37 à 49.

réflexion progressant de la question « la littérature : source suspecte ? » à l'affirmation « un témoignage incontournable », tout en ne s'en tenant pas au simple «reflet» de l'événement dans le texte. C'est là toute la difficulté de l'usage de la littérature comme « document » et non comme « monument ».

Ces deux termes introduisent à ma seconde référence de base, celle de l'ouvrage de Pierre Barbéris dans *Le Prince et le marchand*<sup>9</sup> où le critique propose une distinction typographique entre les trois mots semblables en français pour « histoire » : « histoire » serait ce que nous raconte le texte littéraire ; « Histoire » désignerait les textes des historiens, la vision qu'ils proposent d'événements historiques, le genre historique, le discours historique qui prend pour sujet l'HISTOIRE et qui la transforme par cet acte même en discours : et donc enfin, l'« HISTOIRE », l'histoire-parcours, « ce qui se passe dans les sociétés et qui existe indépendamment de l'idée qu'on en a ».

Cette clarification permet de comprendre que « la dimension historique » de l'histoire-récit n'est pas celle de l'Histoire de l'historien. Elle n'est pas non plus reflet exact de l'HISTOIRE, du processus à partir duquel elle construit représentations et discours. La thèse de Barbéris est donc que l'écrivain n'a pas pour préoccupation première d'écrire l'HISTOIRE mais de raconter une histoire dans laquelle ce que l'on nomme couramment le contexte historique trouve sa place mais où la priorité créative et esthétique est ailleurs que dans la volonté d'en rendre compte. Ce constat lui permet d'en venir à une conclusion sur laquelle je m'appuie, pour mon corpus :

Lorsque l'Histoire erre ou ment, lorsqu'elle nous donne une image inadéquate ou truquée de l'HISTOIRE, c'est, ce peut être l'histoire qui bouche le trou, qui nous remet en communication avec l'HISTOIRE et, par là même, prépare ou justifie, un jour, une nouvelle Histoire, plus exacte, mais qui devra sa naissance à l'émergence d'autres visions du monde, d'autres idéologies, d'autres forces imposant leur interprétation du réel<sup>10</sup>.

Pierre Barbéris précise enfin que le texte littéraire, « à certains moments, dans certaines conditions, parce qu'il est beaucoup moins compromis idéologiquement que le texte historique, parce qu'il est un moyen de transgression de l'idéologie dominante, [...] donne une image plus adéquate de la réalité ; c'est lui qui "travaille" mieux la réalité et la donne à connaître<sup>11</sup>. »

Ces deux références, est-il besoin de le préciser, ne s'appuient pas sur mon corpus et montrent donc la recherche d'une réflexion commune aux historiens et aux littéraires.

De 1962 à 1982, les fictions algériennes ont fait une place conséquente, pour ne pas dire incontournable à la GLN et une place notable jusqu'en 1992. Ce n'était pas seulement, comme on l'a souvent pensé, une réponse commandée par le diktat du politique et d'un pouvoir très autoritaire et centralisé. La guerre ayant été longue, douloureuse, violente, ayant touché toutes les parties de la population algérienne, les « lendemains » ont été marqués par un besoin de retour à la narration (la période de la guerre étant plutôt riche de genres incisifs et courts comme le poème, le court essai partisan ou polémique, la pièce de théâtre, le témoignage) pour exorciser justement cette souffrance, cette violence et ce bouleversement des structures sociales, familiales et économiques. Dans son *Journal de marche*, Abdelhamid Benzine écrit : « Après 1945, il y eut quantité de livres écrits sur la guerre et quantité de films aussi réalisés sur ce sujet. Je les comprends mieux maintenant<sup>12</sup>. » Entre 1982 et 1992, cette insertion de la guerre dans les fictions s'est faite plus discrète comme si les écrivains reprenaient leur « liberté » et tournaient leur regard vers la société dans laquelle ils vivaient, donnant plus de consistance au présent qu'au passé. Mais la GLN n'a jamais complètement disparu.

Les œuvres majeures sont nombreuses et chacune d'elles mérite une analyse de sa singularité, selon une appréciation purement littéraire. Elles créent un monde et avancent dans le champ des représentations et visions qui bousculent la société algérienne. On ne peut dire que toutes soient mises au banc des accusés par les institutions algériennes – certaines sont même couronnées par des prix nationaux –, mais elles subissent des retards conséquents d'édition ou doivent essuyer des appréciations critiques sévères quant à l'image donnée de la guerre. C'est pourtant bien dans ce corpus-là, qu'on peut trouver « une image plus adéquate de la réalité », selon les termes de P. Barbéris, réalité multiple, complexe, contradictoire où les zones d'ombre de la guerre sont mises en lumière et les « lendemains » exemplifiés par des personnages d'amnésiques, de fous ou de militants marginalisés.

---

<sup>9</sup> Pierre Barbéris, *Le Prince et le marchand*, Paris, Fayard, 1980.

<sup>10</sup> Pierre Barbéris, op. cit., p.179.

<sup>11</sup> Pierre Barbéris, op. cit., p.180.

<sup>12</sup> Abdelhamid Benzine, *Journal de marche*, Alger, Editions nationales algériennes, 1965 ; écrit en 1956.

On peut néanmoins, au sein de ces œuvres majeures, distinguer *celles qui illustrent* (avec talent et sans masquer écueils du réel et contradictions du vécu) de *celles qui atteignent une puissance symbolique*.

Du côté des premières, dès 1962 et donc aux « lendemains immédiats », *Les Enfants du nouveau monde* d'Assia Djebar<sup>2</sup> ; la même écrivaine éditera un roman très intéressant en 1967, *Les Alouettes naïves*<sup>13</sup>. En 1982 – *Les Bandits de l'Atlas* d'Azzedine Bounemour<sup>14</sup>, *Le Vainqueur de coupe* et *Le Démantèlement* de Rachid Boudjedra<sup>15</sup>, *Les Chercheurs d'os* de Tahar Djaout<sup>16</sup>, *La Traversée* de Mouloud Mammeri<sup>17</sup> qui avait été précédé en 1965 de *L'Opium et le bâton*<sup>18</sup>, *Le Fleuve détourné* et *Tombéza* de Rachid Mimouni<sup>19</sup>, *Ainsi naquit un homme* de Myriam Ben<sup>20</sup> et *Regard blessé* de Rabah Belamri<sup>21</sup> –, font parcourir avec talent d'est en ouest, du nord au sud, dans des milieux différents et des séquences diverses de cette guerre, les sept années de la décolonisation.

Du côté des secondes, Mohammed Dib, dont il faudrait citer plusieurs œuvres mais retenons son roman de 1962, *Qui se souvient de la mer* et sa célèbre post-face<sup>22</sup> où il essaie d'expliquer, en référence à la toile *Guernica* de Picasso, ce qu'il a tenté de faire pour « écrire » la violence et ne pas banaliser l'horreur :

La brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur et, en même temps, de son usure extrêmement rapide est, sans aucun doute, à l'origine de cette écriture du pressentiment et de vision. Horreur inimaginable en cette seconde, et qui ne sera qu'une péripétie banale tout à l'heure. Un peu de sang répandu, un peu de chair broyée, un peu de sueur : il n'existe pas de spectacle plus désespérément terne. L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition. [...] Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années, ne se dissolvait pas dans l'enfer de banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer.

J'ai compris alors que la puissance du mal ne se surprend pas dans ses entreprises ordinaires, mais ailleurs, dans son vari domaine : l'homme – et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle et que j'ai essayé d'habiller d'une forme. L'on conviendra que cela ne pouvait se faire au moyen de l'écriture habituelle.

Le roman lui-même, née d'une nouvelle antérieure, « Naëma disparue », rend compte de l'apocalypse à laquelle toute guerre confronte l'être humain avec son cortège d'horreurs et de souffrances. Un cataclysme s'abat sur la ville, monstres, minotaures, iriacs, spyrovirs, pétrifications et ensevelissements obligent le lecteur à sortir des représentations dites fidèles pour entrer dans les visions de cauchemars. De la ville du sous-sol monte une résistance contre la ville d'en-haut. Nafissa, agent de liaison entre les deux villes, finit par disparaître. Le héros-narrateur est à la recherche de sa femme et épouse le rythme des vagues pour trouver le chemin de la ville du sous-sol, au milieu des attaques et explosions inouïes : « Sans la mer, sans les femmes, nous serions définitivement des orphelins [...] La sagesse de la mer finit toujours par l'emporter sur les trépignements des hommes. » Son roman suivant *La Danse du roi*<sup>23</sup> est une œuvre forte et dense d'une grande violence dans un milieu de marginaux où une ancienne militante, Arfia, dénonce les méfaits de l'Algérie du présent.

Une autre œuvre atteint à cette puissance symbolique : celle de Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée*<sup>24</sup>. Jouant du référentiel et du légendaire, choisissant une femme comme personnage central, bâtarde et en marge des normes sociales, la romancière traverse la guerre, dans les maquis, aux frontières tunisiennes et

---

<sup>13</sup> Paris, Julliard, 1962 et le second, chez le même éditeur en 1967. Des « aînés » et des écrivains reconnus, elle est la seule à donner encore une œuvre, exclusivement consacrée à la GLN, en 2002, chez Albin Michel, *La femme sans sépulture*, sur une « héroïne » de la guerre.

<sup>14</sup> Premier prix du 20<sup>ème</sup> anniversaire de l'indépendance en 1982, il est édité en 1983, Gallimard, Paris.

<sup>15</sup> Paris, Denoël, respectivement de 1981 et de 1983.

<sup>16</sup> Paris, Le Seuil, 1984.

<sup>17</sup> Paris, Plon, 1982.

<sup>18</sup> Plon, 1965, rééd. 10/18. Rééd. La Découverte en 1992.

<sup>19</sup> Le premier à Paris, Robert Laffont, 1982. Le second chez le même éditeur en 1984.

<sup>20</sup> Alger, La Maison des livres, 1982. Recueil de nouvelles dont l'une « Nora » a été primée au concours du Musée national du Moudjahid pour le 25<sup>ème</sup> anniversaire du 1<sup>er</sup> novembre 1954. Myriam Ben dit des lendemains qui ne chantent pas, l'intériorisation des interdits amoureux et la solitude irrémédiable.

<sup>21</sup> Paris, Gallimard, 1987.

<sup>22</sup> Paris, Le Seuil, 1962.

<sup>23</sup> Le Seuil, 1968, 204p.

<sup>24</sup> Alger, SNED, 1979, avec une préface de Kateb Yacine. 2<sup>ème</sup> édition, Alger, ENAL, 1986, 175p.

sur les chemins du retour après l'indépendance, emportant dans le mouvement de son récit poétique d'autres voix de femmes, de traditions oubliées et de voix étouffées de l'Histoire.

Une troisième catégorie d'œuvres qui sont plus des œuvres d'auteurs que d'écrivains émanent de témoins ou de proches de témoins et sont une mine d'informations pour un regard sur cette guerre en fonction des personnages mis en scène et des événements racontés. Ils sont nombreux et on ne retiendra que quelques titres échappant au genre hagiographique – du type « un seul héros, le peuple » et « la glorieuse lutte du peuple algérien vers sa liberté »<sup>25</sup> - : Abderrahmane Chergou, *Demain reste toujours à faire* qui est un récit de la vie dans les maquis d'un lycéen devenu officier de l'ALN<sup>26</sup> ; Abderrahmane Mekhlif, *Bab-Djedid 1961* sur les manifestations algéroises de 1961<sup>27</sup> ; Mohammed Moulessehoul, *El-Kahira cellule de la mort* qui se passe à Oran en 1959 et est écrit à partir de témoignages d'anciens détenus et d'anciens condamnés à mort<sup>28</sup> ; Bediya Bachir (pseudonyme de Baya El Aouchiche), *L'Oued en crue*<sup>29</sup> dont le théâtre est Alger de la fin de la seconde guerre mondiale aux dernières années de la guerre ; *Le Démineur* d'Albdelmalek Ouasti en 1983<sup>30</sup>. Ces récits ne sont que la part retenue, parce que problématisée et à l'écriture souvent prenante, d'une production intense, de médiocre qualité littéraire souvent et d'un discours politiquement correct dans l'Algérie d'alors.

Il semble que les Historiens trouveraient plus directement leur « bien », leur besoin de documentation, dans la troisième catégorie et aussi, en partie dans la première catégorie des œuvres majeures ; la seconde catégorie pose la question de « l'importun pathétique », de l'implication forte et complexe de l'énonciateur qu'évoquait M. Vovelle et réduite à la lecture de document, elle ne donnerait pas toutes ses significations potentielles.

Les dix-huit dernières années éloignent des « lendemains » immédiats. Il faut tout de même évoquer cette période pour des analyses futures. En effet, une série d'événements induits par les émeutes d'octobre 1988, la période de libération démocratique entre 1988 et 1992 et les prémices puis l'installation d'une autre « guerre » civile – différente mais comparée à la première –, a fait resurgir dans les fictions, celles d'écrivains majeurs cette fois, la GLN, une guerre en appelant une autre en un jeu de miroirs qui n'a pas fini de provoquer ses effets de sens. Il me semble utile d'en parler puisque ces lendemains de guerre sont si actifs qu'ils font renaître des passions qu'on pouvait croire apaisées. Ici aussi, les œuvres sont singulières. Quelques noms et titres comme ceux de Anouar Benmalek avec *Les Amants désunis*, d'Aïssa Khelladi avec *Rose d'abîme*, de Boualem Sansal avec *Le Serment des barbares* et *Le Village de l'Allemand*, de Maïssa Bey avec *Entendez-vous dans les montagnes* et, en 2008, *Pierre Sang Papier ou Cendre...*

On constate que ce corpus littéraire est énorme et que la littérature – et plus particulièrement les fictions narratives – sont un lieu privilégié pour mesurer, dans sa complexité, les différentes facettes d'une guerre pour peu qu'on prenne le corpus comme un tout documentaire. Dans son apport « littérature de grande production », cette production est une mine presque inépuisable de représentations et de séquences qu'il est possible de recouper avec d'autres documents mais qui apportent une information différente de celle des archives habituelles, par sa sensibilité à des événements et moments humains. Dans son apport de « littérature de production restreinte »<sup>31</sup>, le texte est moins en prise avec le discours dominant – en ce sens, il est plus porteur de sens pour le littéraire –, et donc plus à même d'offrir des remises en causes des certitudes. Comme l'écrit M. Vovelle : « Ces aventures individuelles, dans le mouvement brownien qui constitue la sensibilité collective, apparaissent comme autant de témoignages privilégiés dans un contexte plus large. Ils prennent valeur exceptionnelle, me semble-t-il, sur fond de ces crises de sensibilité collective dont est scandée l'histoire des mentalités. »<sup>32</sup>

---

<sup>25</sup> Un exemple : M. Bouchemla publie *L'Ange de lumière*, (Alger, ENAG, 1984), récit romancé de la vie et de la mort de Malika Gaïd, morte au combat le 18 juin 1957 à Iwaquran en Grande Kabylie. Le sujet était particulièrement intéressant à traiter puisqu'il prenait une des héroïnes de la guerre, représentative de ces jeunes filles qui, munies de diplômes, sont montées au maquis. Le récit auquel on aboutit est celui d'une vie de « sainte » sans peur et sans reproche, sans réalité forte ni contradiction non plus.

<sup>26</sup> - A reçu le premier prix d'histoire au concours de Novembre 1979 (donc pour le 25<sup>ème</sup> anniversaire de novembre 1954).

<sup>27</sup> Alger, ENAL, 1985, 134p.

<sup>28</sup> Mohammed Moulessehoul est plus connu aujourd'hui sous son nom de plume, Yasmina Khadra.

<sup>29</sup> Paris, Editions du Centenaire, 1979, 147p.

<sup>30</sup> Alger, SNED-Publisud, 1983, 99 p.

<sup>31</sup> Pour reprendre la terminologie de Bourdieu distinguant sur le marché littéraire entre les performances esthétiques et leur réception par le public.

<sup>32</sup> M. Vovelle, art. cit., p.47.

Cette prise en charge du littéraire – et ce serait vrai aussi pour un certain nombre d’œuvres françaises sur la guerre d’Algérie – permettrait ce que de nombreux universitaires ou citoyens souhaitent, une « réconciliation franco-algérienne » bâtie non sur le ventre mou de l’oubli et des distorsions mais sur l’acceptation, de part et d’autre, d’une vision complexe du réel. Comme le dit Abdelmadjid Merdaci : « le jour où les Algériens comprendront, par exemple, qu’en 1962 les juifs de ce pays ont été expatriés et non rapatriés, le jour où les Français cesseront de nous percevoir comme des colonisés héréditaires, il sera possible de transmettre autre chose que la haine<sup>33</sup>. »

---

<sup>33</sup> - A. Merdaci, professeur à Constantine, « Il faut aujourd’hui reconstruire l’identité algérienne sur une connaissance du passé et non plus sur sa mystification ». Propos recueillis par Ph. Be. *Le Monde*, op. cit., octobre 2004.

**Christiane CHAULET ACHOUR** est née à Alger et y a résidé et enseigné jusqu'en 1994. Elle a dû alors venir en France et est actuellement et depuis 1997, professeur de Littérature comparée et francophone à l'Université de Cergy-Pontoise. Elle est également, depuis 2003, Directrice du Centre Textes et Francophonies où elle dirige particulièrement les études sur les francophonies littéraires des Sud<sup>s</sup> en elles-mêmes et dans leurs relations à la France et à l'Europe.